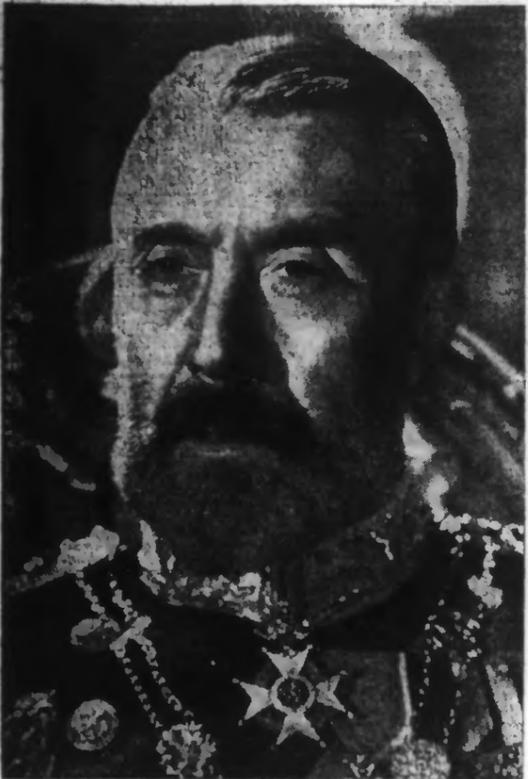


ENTENTE CORDIALE



Victor Francen (Edouard VII) dans « Entente cordiale »



Jean Worms (Delcassé) et P.-R. Wilm (capitaine Roussel) dans « Entente cordiale »

Dans les heures pleines d'inquiétude que nous vivons, il est réconfortant d'assister au déroulement de cette épopée fidèle, tour à tour émouvante, sympathique et somptueusement mise en scène des quarante premières années de l'Entente franco-britannique.

Edouard VII et son temps, l'œuvre remarquable d'André Maurois, l'inspiration, Stéphane Baudouin, le scénario, Abel Hermant écrit un dialogue juste et spirituel. Pouvait-on réunir collaboration plus brillante ? M. Marcel Lherbier enfin en dirigea la réalisation avec toute la dignité et la force qu'imposait le sujet.

La place nous manque pour retracer les étapes de ce mariage de raison qui eut à sa base la grande sympathie de la reine Victoria et d'Edouard VII pour la France et la clairvoyance de notre ministre des Affaires étrangères de l'époque, Théophile Delcassé.

Ces étapes, la plupart de nos contemporains les ont vécues ; ils ont connu l'émotion créée par l'affaire de Fachoda comme les heures joyeuses de la visite d'Edouard VII à Paris et la réception du président Emile Loubet à Londres. Nous les voyons revivre ici en des tableaux qui ne trahissent pas ceux qu'ils entendent représenter.

La grande physionomie de la reine Victoria nous apparaît sous les traits de M^{lle} Gaby Morlay, qui en a tracé un portrait saisissant pour l'avoir interprété souvent au théâtre.

Victor Francen campe de façon remarquable le prince de Galles qui avait été conquis par Paris et qui sut le conquérir au cours d'une soirée fameuse. Il faudrait citer vingt excellents artistes. André Lefaur, aristocratique lord Clayton ; Jean Worms, Delcassé, plein d'allure et d'énergie ; Pierre-Richard Willm, mâle capitaine Roussel ; Jean Galland, Jean Périer, Jacques Baumer, Arlette Marchal, Bernard Lancret, journalistes français, et Junine Darcey (Sylvia Clayton) incarnent un couple symbolique, seule concession faite à la stricte exactitude historique.

Mais lorsqu'on a envie de passer une soirée romanesque, on ne va pas voir un film comme Entente cordiale, dont personne n'ignore la portée. Les spectateurs ont bien le droit d'apprendre la diplomatie dans l'histoire, sans avoir à se heurter à des relais énamourés joués par une petite Anglaise, fille de lord Clayton, conseiller de Sa Majesté Edouard VII, avec le fils d'un député français acharné contre l'idée d'une alliance franco-anglaise. Et figurez-vous qu'on les rencontre partout, à Paris, dans le monde, à l'Élysée, à la Comédie-Française, aux eaux de Marienbad, à Buckingham-Palace !

CINÉMA

NORD-ATLANTIQUE



Marie Déa et René Dary dans « Nord-Atlantique »

Nous sommes dans un port du nord de l'Atlantique. Juste avant l'appareillage du chalutier « Portland », une femme est mystérieusement tuée sur le quai. Or, sur le quai, il n'y a, à ce moment, que le second Barnes et le soutier, un pauvre type, seul survivant du « Reutlingen ». Ceux du « Portland » n'en voulaient pas : les gens de la mer sont superstitieux et votent un présumé fantôme en ce rescapé ou tout au moins « le mauvais œil ». Mais comme il faut un soutier à la dernière minute et que le temps presse, le capitaine n'a pas le choix.

Le bateau n'est pas encore sorti des eaux territoriales que le malaise s'installe à bord. Le capitaine Jeff Cooper se fie à son flair et à son expérience. Il déteste Barnes, sorti des écoles, et qui sent d'une éducation supérieure. L'équipage est pris de panique, car le soutier ne cesse de rappeler les étapes

de son précédent voyage terminé en catastrophe. Une poignée d'hommes assaillie sur un bâtiment au milieu du ciel et de l'eau, sous les ordres d'un chef coléreux et alcoolique, est une proie facile à l'hallucination collective et bientôt ils déterminent eux-mêmes ces manifestations qui marqueront à ceux du « Reutlingen » leur achèvement vers le désastre final.

Au cours de la deuxième nuit, Jeff Cooper tombe dans la cale. Il meurt à l'hôpital où il a été transporté à la faveur d'une escale. Une enquête est entreprise par le shérif de l'endroit, incapable de faire sortir un mot de l'équipage. Ces gens de mer ont la bouche cousue. Bien malin serait le terrien qui parviendrait à leur arracher une simple indication.

Ami du défunt, le capitaine d'un car-

go a plus de chance que la police locale. Il sait comment s'y prendre et interprète à leur valeur les différents sons de cloche. Le coupable est le mousse qui, en volant le capitaine à la faveur de l'obscurité et du brouillard, l'a poussé dans la cale. Le dérangément cérébral du soutier devient une véritable folie et, au cours d'une crise, il se jette à la mer. C'est probablement lui qui a tué la fille du port. Quant à Barnes, habitué à être replié sur soi, il finit par compter sa crainte d'être lâché, vient tête à l'équipage qui se rebelle, mate la révolte et, confirmé dans son grade de capitaine, commence heureusement une campagne de pêche.

Nord-Atlantique n'est pas un film sur la marine marchande comme nous en avons déjà tant vu, tout ébouriffés d'invéraisemblances ou de fleurs bleues, mais un récit emprunté directement aux choses de la mer où le côté intellectuel

est aussi fermement traité que la réalisation cinématographique.

L'auteur du scénario, O.-P. Gilbert qui a brouillé sur toutes les mers du monde, qui a vécu l'existence des marins comme celle des longs-courriers, nous a tracé une atmosphère de peur et de mystère que l'on sent juste, étreignant une dizaine d'hommes comme elle nous étreint nous-mêmes d'un malaise.

Maurice Cloche, le réalisateur, a conservé à l'ambiance et aux personnages l'exacte sensibilité du milieu accommodé aux circonstances, tout en usant de moyens très septimes art. Cette parfaite cohésion de l'image et de l'esprit est à noter.

Dans notre résumé du scénario, nous ne citons que quelques personnages, or tous, même ceux qui n'ont qu'une apparition sont profondément typés. André Crémieux est un radiotélégraphiste frais émoulu de l'administration. Alerne apporte une note tournante au capitaine du cargo qui mène l'enquête, André Burgère est étonnant en soutier surexcité. Pierre Renoir (capitaine Jeff Cooper) met en valeur son autorité habituelle. Cécil Baur marque de bons débuts en mousse chafouin. Albert Frenay, devenu inspecteur de la compagnie de navigation, apporte une agréable détente à chacune de ses interventions. Marie Déa, dont l'apparition est courte, laisse entrevoir un tempérament. Enfin, René Dary, le héros du Révolté, séduisant, secret, vigoureux, est un acteur remarquable.

L'intérêt de ce drame est soutenu jusqu'à la fin et il est servi par cette excellente interprétation. L'atmosphère de brume, de danger et d'angoisse est bien rendue.

Mais il se dégage de cette œuvre une impression d'ensemble dure et pénible. La vie à bord est rendue infernale par la grossièreté et la violence des marins ! Sans compter une situation nettement immorale.



Alerne et André Burgère dans « Nord-Atlantique »

Nous avons Mandrin, les Italiens ont Fra Diavolo, les Anglais, Robin Hood, et les Américains, Jesse James.

Et déjà, vous avez compris de quel homme il s'agit.

Lorsque les personnages d'une époque sont devenus lassants par uniformité, on a recours à leurs aïeux. La littérature et le cinéma nous ont donné pendant dix ans la compagnie des gangsters modernes. C'est suffisant. Remontons soixante-dix ans en arrière, et voyons un peu comment s'y prenait pour vivre cet ancêtre d'Al Capone.

Disons que sur ce point la littérature et le cinéma ne sont pas absolument d'accord, mais nous savons assez que le film est toujours manœuvré par des raisons de technique, de climat, de lignes et de réglemens, pour ne pas lui en vouloir d'une affabulation un tantinet fantaisiste, mais agréable en tant que spectacle.

Ce Jesse James fut un très célèbre hors la loi issu d'une honorable famille de cultivateurs. Son père était même pasteur et son fils fut avocat — qui prit le mors aux dents pendant la guerre de Sécession.

C'est pour venger les siens brimés par la révolution, qu'il s'enrôla dans une légion de justiciers. Lorsque le calme étant rétabli il voulut revenir au pays, il était recherché comme hors la loi par les autorités. Imbu d'indépendance, ayant probablement appris à aimer son métier de risque-tout, il fut recherché pendant vingt ans après avoir instauré le vol des banques en plein jour, l'attaque des trains, après avoir subtilisé 200.000 dollars aux coffres américains, s'être toujours montré le défenseur de la veuve et de l'orphelin, après avoir souvent dédommagé d'innocentes victimes, démenagé cinquante fois, vécu sur le qui-vive et épousé la seule femme qu'il ait jamais aimé.

Son frère Frank fut le lieutenant de la bande. Comme il mourut désarmé et pris en traître par un homme de son clan appelé par une prime, Jesse James, autant admiré que redouté au cours de son aventureuse carrière, en devint du coup célèbre. On le regretta. Il prit dire que de héros et, par souscription publique, on lui éleva un monument au cimetière de son village.

Ce personnage ne pouvait être représenté tel quel au cours d'un film destiné à tous les pays, tous les milieux, ménageant au héros une belle auréole et le rendant sympathique.

Donc, les modifications apportées au scénario sont bienvenues tout en se gardant de déformer la grande ligne et d'altérer le ton du sujet. L'importance des faits a été autrement dosée. C'est ainsi que le film commence à l'instant où des escrocs essayent de déposséder de ses biens la mère des fils James. En réalité, c'est exactement ce qui s'est passé. Mais si on avait parlé de brimades exercées par les nordistes contre les sudistes, on retombait dans le thème qui a tant servi de la guerre de Sécession. Tandis que de faire immédiatement intervenir la Société des chemins de fer, établissant un trait d'union avec la prochaine attaque du train. Le cinéma est l'ennemi des temps morts.

L'activité de Jesse James a donné au réalisateur le moyen de reconstituer des images dignes des anciens films du Far-West. On ne peut regretter qu'une chose. C'est que l'explication des raisons sentimentales n'intervienne trop souvent entre des moments d'action communs nous en avons rarement sur l'écran. Je n'ai jamais rien vu de comparable à la chute du haut d'une falaise de deux cavaliers et de leurs montures, chute que l'objectif suit jusque dans le

JESSE JAMES



Une scène de « Jesse James »

lac qui les repoit. Ce sont les mêmes qui pour échapper à leurs poursuivants avaient traversé une boutique en passant à travers la glace de la vitrine et franchissant comptoir et clientèle.

Les gags n'ont pas été oubliés et ont cette fois le mérite d'être authentiques. Jesse James était en effet un humoriste et bien des fois il dut d'avoir la vie sauve aux billets de banque qu'il lançait à ses poursuivants. Il faut dire que les G. Men n'existaient pas encore et que la police était en général exercée par des volontaires peu consciencieux et qu'assurément.

Enfin, la couleur apporte un précieux concours tout spécialement dans l'épisode de l'attaque du train par un soir d'été. L'atmosphère est étonnante de vérité.

Mais l'histoire appelle des réserves et le dénouement est pénible.

Jesse James est campé par Tyrone Power, prince charmant du cinéma américain, qui le reste en dépit de ses attributions de gangster. Henri Fonda a fait une interprétation hors de pair. Son Frank James est parfait. Nancy Kelly, nouveau visage, est touchante et folle.

LE PRODUIT DE LA TAXE SUR LES SPECTACLES

Le Ministère des Finances vient de faire connaître le montant des recouvrements effectués au titre de la taxe sur les spectacles au cours des deux premiers mois de l'année 1939.

Cette taxe s'est élevée à 21 millions 119.000 francs, supérieure de 2 millions 138.000 francs aux évaluations budgétaires.

Le cinéma contre la dépopulation

Dans la lutte incessante qu'elle mène pour un accroissement de la natalité en France, l'Alliance nationale contre la dépopulation utilise ce merveilleux outil de propagande qu'est le cinéma.

Déjà, le mois dernier, 3.000 salles de cinéma françaises ont passé dans leur programme, durant une semaine, un petit film intitulé « S. O. S. », consistant en des extraits du grand film réalisé par l'Alliance nationale, « Le danger de la dépopulation ». Dans cette production de court métrage était étudiée en particulier la comparaison des natalités française, allemande, etc., et la croissance numérique comparée de cinq grandes nations en un siècle.

Un autre film dont le thème est l'espérance de vie des nouveaux-nés, et qui a été exécuté avec le concours de l'Alliance nationale, va être projeté la semaine prochaine dans un grand nombre de salles de Paris, de banlieue et de province.

Enfin, un troisième film sur la dépopulation et dont le financement est toujours assuré par l'Alliance nationale, est en voie de réalisation.

Tous les films, qui sont toujours très bien accueillis, ne manqueront pas de faire une grande impression sur les spectateurs.



Tyrone Power et Nancy Kelly dans « Jesse James »

YAMILÉ SOUS LES CÈDRES

Drame de Ch. d'Espinay, d'après H. Bordeaux



Denise Roc

Au Liban, le chef maronite Rachid-el-Hamé vit respecté de tous. Il va marier sa fille, Yamilé, avec Khallil. Mais le jour de la fête des Cèdres passe Osman bey, chef arabe très séduisant. Yamilé n'a plus d'yeux que pour lui. Osman l'enlève et en fait sa femme.

Or, les traditions maronites sont formelles. Un mariage entre maronite et musulman est un crime puni de mort.

Un fils de Rachid parvient à arracher Yamilé à son mari et la ramène devant le conseil de famille. Yamilé ne se justifie pas : elle aime trop Osman. Elle subira la loi et c'est son frère qui exécutera la sentence de mort.

Il existe une autre version finale : Yamilé n'est pas tuée, mais reprise par Osman qui intervient à temps pour la sauver.

Belle œuvre de poésie, de sensibilité, qui se termine sur un drame douloureux. S'attachant avec complaisance sur les splendides paysages du Liban, le réalisateur a ainsi rendu avec bonheur l'atmosphère poétique du roman de Bordeaux.

L'interprétation est très soignée et consciencieuse.

Vanel est fort bon et Dumesnil excellent. Denise Roc mérite une mention pour le personnage d'Yamilé.

Il faut faire la part des mœurs sévères des Libanais qui prohibent les mariages des maronites avec les musulmans, afin de sauvegarder leur race et leur foi catholique.

Cependant, on ne peut accueillir sans réserve une histoire où l'amour semble au-dessus de toutes les lois et de toutes les traditions, et où la sévérité des mœurs, approuvée par un prêtre qui par ailleurs est un homme digne, aboutit à l'atrocité d'un meurtre.